

## Biographie de Mme Amélie Murat

par G. Desdevises du Dezert

transcrite du manuscrit pdf Ms 1856 de la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand

Chamalières n'était pas en 1884 ce qu'il est devenu depuis, une ville de 7 à 8000 âmes avec ses quartiers neufs et ses grandes d'usine ; c'était encore une petite commune suburbaine vivant modestement à l'ombre de la grande ville. L'épicerie Murat, proche de l'église, était bien achalandée, et le propriétaire vivait heureux avec sa jeune femme, de santé délicate et sa petite Jeanne, tout menue, si frêle qu'on se demandait si on pourrait l'élever. Un second enfant naquit et ce fut encore une petite fille, mais celle-là semblait plus vivante, on lui donna le nom d'Amélie. Elle poussa sans trop de mal, aussi remuante, aussi primesautière que son aînée était paisible ; BUCOLIQUES D'ÉTÉ nous montre la petite fille choyée par son aïeule, s'éveillant dans la joie d'un jour d'été, buvant son lait chaud et croquant son pain au goût friand de gâteau.

On mit les enfants au Couvent de Sainte-Marie ; le joli poème du ROSAIRE DE JEANNE nous peint les petites Murat se rendant à l'école, Jeanne toujours raisonnable et attentive, Amélie capricieuse, mutine, déconcertante, mais avec des enthousiasmes et des réactions soudaines qui la rendaient chère à tous toutes ses maîtresses.

Ce fut là que s'éveilla chez elle la vocation poétique.

- Comment vous est venue l'idée de faire des vers ? lui demandai-je un jour.
- Je ne sais pas, me répondit-elle, il me semble que j'en ai toujours fait.

Cette réponse évasive et un peu sibylline veut dire sans doute que l'enfant aima de très bonne heure les vers et chercha d'instinct la poésie artiste. La splendeur des choses est pour elle une source intarissable de ravissement, elle s'intéresse aux jeux de la lumière et de l'ombre, au mouvant décor des saisons, aux oiseaux, aux insectes, aux papillons, à toutes les bêtes. Elle prélude ainsi au culte frénétique de la vie qui sera comme le caractère propre de son génie.

Son éducation l'a faite chrétienne et catholique. Sa sœur Jeanne est une croyante sincère, une pratiquante, elle deviendra presque une sainte. Ceux qui croient connaître le mieux notre poète attribuent une grande influence à Pascal sur son esprit. Il est possible que le sombre auteur des PENSÉES ait été en effet un de ses maîtres. S'il en est ainsi ce fut un grand dommage. Il a porté le trouble et la douleur dans une âme de lumière, faite pour la vie hellénique, faite pour aimer la vie, pour l'aspirer partout les chants, pour l'aimer à travers toutes ses passions et toutes ces luttes.

Si Amélie eut été homme, quel beau poète de la vie, quel chantre passionné de la joie de vivre, elle nous eût donné.

Femme, il est possible que la dure main de Pascal lui ait été bonne. Le cruel psychagogue<sup>1</sup> lui a passé au cœur un collier de feu qui fut pour elle un instrument de torture, mais l'a maintenue dans la route étroite hors de laquelle le préjugé social ne permet pas aux femmes de s'aventurer.

---

<sup>1</sup> Psychagogue : dans l'Antiquité, prêtre qui évoquait les morts

Dès les deux premiers ouvrages, quelques pièces indiquent déjà que l'amour tourmentera l'âme du poète et en fera son jeu. Le grand mirage commence. La flûte et le violoncelle préludent déjà à l'ouverture du grand drame lyrique qui va se jouer.

1944 La guerre éclate. En voilà pour cinq ans d'horreur, de massacres, de destructions, d'abominations sans fin.

Que devient la splendeur des choses dans ce naufrage universel de la justice, de la clémence, de la raison ? Que devient la beauté de la vie dans ces longues Saturnales<sup>2</sup> de la mort ? Que devient l'amour devant les flots fougueux de cette marée montante de la haine ?

Quand l'idéal d'Amélie Murat est renversé, son château de rêve s'abat, ses dieux s'envolent. Elle reste comme paralysée d'horreur et d'épouvante.

Son poème : HUMBLEMENT SUR L'AUTEL est la plainte, un peu faible, arrachée à son âme tendre par la fureur de la tempête. Chant de fauvette dans le fracas de la bataille. Il n'est pas très sûr qu'elle ait compris la terrible importance de l'enjeu, l'inévitable nécessité de la lutte, de l'acharnement jusqu'à la victoire. Son livre est le cri d'un cœur de femme contre les férocités de l'homme, contre la folie sanguinaire, tare congénitale, tare éternelle de l'homo sapiens.

La guerre terminée, le poète reprend sa lyre et nous donne le magnifique recueil des BUCOLIQUES D'ÉTÉ qui sera à notre avis, le chef-d'œuvre de l'artiste. Forme splendide, grande variété de tons, noblesse du sentiment, tout ce qui fait de belles œuvres. Amélie revient avec joie à ses dieux : la Nature, la vie, l'amour, mais la grande épreuve qui vient de se terminer les a atteints, ils lui apparaissent tous ternis et vieillies. Elle les admire toujours, elle les adore avec une ferveur passionnée mais plus inquiète, plus troublée, presque désespérée. La douleur fait parfois entendre son cri sous la nuit étoilée, le poète aspire toujours à l'amour mais ne l'a point trouvé et l'angoisse commence à troubler son cœur et sa raison.

Dans le SANGLOT D'ÈVE, la plainte se lève et l'angoisse se précise. Pascal est bien oublié, la passion parle en maîtresse, le poète ne voit plus qu'une chose, c'est que l'amour est la raison d'être de la vie, le but de la vie, le bonheur de la vie et il se plaint que l'amour lui soit refusé. Comme si la vie de l'âme était soumise aux lois de la chair, comme s'il n'était pas d'autre but à la vie que l'amour, comme si Dieu nous devait le bonheur ! Comme cette philosophie enfantine ferait sourire M. Pascal... Mais quels admirables poèmes nous a valu cette erreur doctrinale ! C'est de folies que se nourrit l'art bien plus que de sagesse et de raison !

LE SANGLOT D'ÈVE était encore une lamentation de caractère général. Le poète semblait parler au nom des trois millions de femmes françaises qui pourraient avoir un foyer et qui n'en ont point. Dans les trois recueils suivants : LES CHANTS DE MINUIT, PASSION, SOLITUDE, la plainte devient le simple écho de l'âme du poète. Parmi toutes les femmes douloureuses la plus malheureuse, la plus désespérée, c'est celle qui parle, qui fait passer dans ses vers toutes les amertumes de son cœur, toutes les rancœurs de son abandon. Encore certaine dans LES CHANTS DE MINUIT, la douleur s'exaspère dans PASSION jusqu'à la colère et jusqu'à l'invective. Il faut retourner au Moyen-Âge pour trouver un cas de possession comparable à celui d'Amélie Murat. C'est un véritable envoûtement. La pensée de l'amour ne quitte plus son âme. Elle ramène tout à sa passion dominante. Elle voudrait aimer, aimer, de toutes les forces de son être, et celui qu'elle a choisi refuse le don qu'elle lui offre, dédaigne le cœur qui se donnait à lui. SOLITUDE nous apporte les sanglots désespérés de l'abandonnée ; l'écho de son courroux, les éclats de douleur, qui se perdent parfois dans la fureur et dans l'insulte.

---

<sup>2</sup> Fêtes débridées pendant lesquelles tous les excès sont permis

Ses trois recueils de Poèmes en été, en général très loués de la critique. Depuis Mme Desbordes-Valmore, on n'avait pas, paraît-il, entendu pareils cris de passion. L'âme voluptueuse de ses contemporains se reconnaît dans ces stances brûlantes, dans cette idolâtrie de l'amour, où les sens ont peut-être autant de part que le sentiment.

Rien ne témoigne peut-être plus clairement de l'abaissement des âmes que cette admiration pour une poésie aussi éloignée de toute grandeur et de toute noblesse morale et qui témoigne d'une si prodigieuse faiblesse de caractère.

Nous ne nierons pas que ces Recueils ne contiennent un grand nombre de très belles pages, mais tout cet art pourrait être cent fois mieux employé. Il y a plus d'amour vrai dans tel court poème de Pierre de Nolhac que dans toutes les symphonies à grand orchestre d'Amélie Murat. Il y a quelque chose de pénible, de morbide, de déplaisant dans cet affichage de sentiments extrêmes, dans ce concert de pleurs, d'appels désespérés, de cris et d'imprécations. On finit par se demander si toutes cette outrance est bien sincère, s'il ne s'agit pas d'une attitude littéraire, une sorte de pause théâtrale adoptée une fois pour toutes par le poète et donc il ne se sait plus se dégager.

De temps à autre, Amélie elle-même entrevoit la vérité. Elle comprend qu'elle fait fausse route, elle cherche à remonter la pente, à sortir du cratère sans issue où son imprudence l'a fait glisser. Suivant la loi naturelle de son esprit, mi-païen, mi-chrétien, elle se retourne vers Dieu dans ses intervalles lucides, mais le jansénisme pascalien, dont elle est si fortement imbue ne lui permet pas de trouver en Dieu le réconfort et le salut qu'y découvrirait une âme plus forte et plus saine.

Pour bien comprendre ce côté si particulier du génie d'Amélie Murat, il faut lire le ROSAIRE DE JEANNE, c'est là que se trouve la clé de l'énigme.

Jeanne, la sœur bien-aimée, la tutrice acceptée, l'ange gardien si longtemps présent aux côtés de la capricieuse et passionnée Polymnie<sup>3</sup> ; Jeanne était croyante, Jeanne est morte comme une sainte, Jeanne est au ciel et Amélie désire passionnément l'y retrouver. La pensée de la mort effraie son cœur païen mais elle envie la foi de Jeanne qui lui fit regarder, sans frémir, l'ange noir du trépas. Amélie voudrait avoir ce beau calme, cette paix sublime, cette certitude du bonheur éternel dans le sein de Dieu. Malheureusement le dieu de Pascal est un maître terrible, un maître exigeant, un juge impitoyable et le pécheur n'en approche qu'avec épouvante et tremblement.

Loin de trouver une consolation dans le sentiment religieux, l'âme n'y discerne que de nouvelles raisons de craindre et de s'affliger.

C'est cependant de ce côté que s'orientera le poète lorsque le temps aura jeté la cendre sur les ruines fumantes de son cœur. Son dernier ouvrage LE CHANT DE LA VIE, encore tout palpitant de fièvre passée, présente déjà quelques symptômes de convalescence morale. La forme, qui reste encore fort belle, s'obscurcit parfois et tourne à l'hermétisme. La pensée devient confuse dès qu'elle quitte les paysages connus et cent fois explorés. L'âme revient de loin et ne voit pas encore clairement la route où elle s'engagera.

Le dernier recueil publié par Amélie Murat : VIVRE ENCORE semble indiquer un renoncement définitif à la poésie élégiaque que le poète cultivait depuis si longtemps, et le retour à des thèmes plus larges et plus compréhensifs. Dans ces poèmes, Amélie Murat chante son amour de la vie ; elle se réjouit de

---

<sup>3</sup> Dans la mythologie grecque, Polymnie est la Muse de la Rhétorique. On lui prêtait la faculté d'inspirer les aèdes et auteurs des poèmes et des récits les plus admirables.

vivre encore après de longues années de souffrance morale et physique, elle revient au culte de la nature, elle comprend la brièveté et la vanité de nos joies et de nos peines, elle compare ses jours écoulés aux duvets que laissent envoler les chardons. Le recueil s'achève par une très belle prière sur la résurrection des corps. Amélie accepte le dogme catholique qui lui promet de retrouver dans l'éternité un corps semblable à son corps terrestre et dans lequel elle pourra se reconnaître, retrouver sa frêle et chère apparence d'ici-bas, ses cheveux blonds, ses yeux clairs, sa souple démarche et son inquiète curiosité. La pensée qui a dicté ce nouveau recueil est une pensée sérieuse. Le poète a tenté un effort méritoire pour se hausser au-dessus de lui-même et se contempler d'en-haut. Le livre est rempli d'images superbes et de vers magnifiques mais le style, tendu à l'extrême et trop elliptique, verse parfois dans l'obscurité. Dans sa recherche de l'effet, l'artiste dépasse le but et porte-à-faux. Il se permet des licences qui lui auraient jadis semblé inadmissibles. Tous ces défauts, déjà sensibles dans les précédents ouvrages, s'exagèrent encore dans celui-ci. Il n'est pas permis d'en douter, la poésie d'Amélie Murat vieillit comme elle. Comme chez beaucoup de poètes, elle devient plus serrée et plus profonde mais moins musicale, plus riche de pensées mais moins fraîche et moins claire, plus philosophique et moins poétique. VIVRE ENCORE ne sera probablement pas regardé comme son ouvrage le plus parfait, il ne sera certainement pas non plus le moins intéressant ; et l'on devra savoir gré à cette femme si dolente et si charmante d'avoir eu le courage de l'écrire. Même si son œuvre devait s'arrêter là elle finirait en beauté.

\*

Amélie Murat a écrit de très nombreux articles de critique littéraire, épars dans les journaux et les revues d'Auvergne mais elle n'a pas le tempérament critique, les articles ne sont en général que des réclames en faveur des ouvrages de ses amis, les louer fut toujours un de ses grands plaisirs, la collection de ses échos critiques ferait autant d'honneur à sa générosité et à son grand cœur qu'à sa science littéraire et à son esprit.

Amélie Murat a aussi écrit des romans, qui n'ajouteront pas beaucoup à sa gloire littéraire. LA MAISON HEUREUSE et LE ROSIER BLANC renferment de jolis détails et de gracieuses pages mais paraîtront bien pâles à côté des œuvres des vrais maîtres ; ils n'ont même pas la vie débordante des romans populaires d'Henri Franz<sup>4</sup> ni l'âpre et agressive polémique des contes de Marguerite Perroy<sup>5</sup>. Lasse d'écrire des histoires pour jeunes filles bien sages, elle s'est aventurée dans LA BÊTE DIVINE à imaginer un roman d'amour un peu scabreux, œuvre assez déplaisante où reparait le problème foncier de son âme, et qui n'a point la jeunesse pour excuse. Le démon de midi ne lui fut point bon conseiller.

\*

Ce fut lors de la parution de son premier livre que je fis la connaissance d'Amélie Murat. Je lui écrivis une lettre de félicitations, très sincère et elle vint gentiment nous rendre visite avec sa sœur. Voilà donc près de trente ans que nous sommes en relation et en correspondance. Nous avons pour elle ma femme et moi une vraie et solide affection qu'elle mérite par sa douceur et sa grande bonté. Elle était en 1908 une grande jeune fille mince, à l'aspect mélancolique et à l'humeur un peu farouche. Nous eûmes quelque peine à l'appivoiser. Au fond cette admiratrice de la vie est une rêveuse, qui connaît très mal la réalité et en a peur. Un jour, en revenant d'une solennité à l'Hôtel de Ville, je la fis passer par la vieille rue de la Boucherie, la plus représentative, la plus truculente du vieux Clermont, et je m'évertuais à lui en détailler les curiosités. – Regardez cette forme ! c'est un chapiteau de la vieille église Saint-Pierre, voyez ces cintres, ils sont en place depuis le douzième siècle. Sentez ces relents de

---

<sup>4</sup> Henri Frantz 1870-19... Pseudonyme de Auguste Henri Fritsch-Estrangin. - Critique d'art

<sup>5</sup> Marguerite Perroy (1891-1961) Romancière, hagiographe et historienne

victuailles, de poisson, de tripes, de chair fraîche, de citron et de champignons ; voyez ces vessies pleines de saindoux, ces flèches de lard rance, ces baquets où trempent les quartiers de morue ou les fraises de veau<sup>6</sup>. Mais elle faisait la moue et se hâtait vers la sortie. – Que cela sent mauvais ! – C'était bien pire au douzième siècle quand bouchers et charcutiers tuaient et pataugeaient dans le sang et la tripaille au milieu des essaims de mouche noires et bleues ! Mais elle ne voulait rien entendre, elle détournait les yeux avec horreur de cette réalité grossière et mal fleurante. Elle habita longtemps avec sa sœur une maison de l'avenue de Bordeaux qui leur appartenait. Mlle Jeanne avait l'air d'une nonne de la stricte observance en habit laïque, ou d'une maigre statue de cathédrale descendue de son piédestal. Le culte qu'elle inspirait à sa sœur fait honneur à ses vertus mais le profane n'en pouvait rien connaître car elle semblait avoir fait vœu de silence et son visage de morte-vivante ne trahissait jamais la moindre impression.

Ces demoiselles finirent par vendre leur maison et par aller habiter à Paris [16e] 7 rue Lekain un petit appartement. Elles revenaient chaque année passer la belle saison à Royat. Ce séjour à Paris n'a pas été à mon sens, favorable à la santé ni même à l'art d'Amélie Murat. Pourrat a été bien mieux inspiré en restant en Auvergne, Gandilhon Gens d'Armes<sup>7</sup> ne s'est pas laissé digérer par Paris, mais a gardé à l'Hôtel de Ville sa libre et fraîche allure de cantalien. Amélie s'est laissé prendre au miroir à alouettes, elle a fréquenté les cénacles littéraires, elle subit l'influence du dilettantisme parisien, elle écouta les mauvais conseillers pour lesquels hors de l'amour et de la passion il n'est pas de matière poétique. Paris lui enseigna les modes littéraires, la coquetterie, le goût de la toilette, et du monde. Elle aimait les veillées prolongées à deux heures du matin. Elle soupa de trois éclairs pour s'acheter des gants. Elle cessa d'être un excellent poète de terrain, sans devenir tout à fait un poète parisien. Cependant elle trouva à Paris de solides amitiés. L'excellent Gandilhon et sa femme, le bon poète Louise Vignon<sup>8</sup>, Mlle Duhamet<sup>9</sup>, l'écrivain si spirituel et si délicat, la vieille duchesse de Rohan<sup>10</sup> qui lui fut maternelle.

Quand elle était lasse de vie artificielle, elle revenait à Royat dans une toute petite maison à demi-cachée, sous les roses, près de l'école communale. Elle aimait vagabonder par les bois de la Pauze et du Creux d'Enfer, à s'asseoir dans l'herbe le carnet et le crayon à la main.

La guerre dut être horrible pour les deux sœurs. Je me souviens avoir vu Mlle Jeanne au milieu d'un groupe de petites filles à l'école libre de Royat. Elle devait travailler *propter panem*<sup>11</sup>. À la même époque, le comte de Lada Cybulski<sup>12</sup>, polonais exilé, habitait avec sa mère une pièce sordide du vieux château-fort de Royat ; sa haute noblesse semblait à l'aise dans la cuisine dallée et noire comme dans la salle d'armes de son manoir.

Si les demoiselles Murat souffrirent, personne n'en sût rien.

Après la guerre, ce fut la grande épreuve sentimentale qui a obscurci toute la vie de la pauvre Amélie. Elle ne m'a jamais conté ses peines. Je laisse à plus curieux que moi le soin de connaître un secret qui ne me fut point confié. Puis, Jeanne mourut. Elle était devenue filiforme, je n'ai jamais vu corps plus semblable à une ombre. Incapable de voyager elle avait choisi le couvent de Marsat, près

---

<sup>6</sup> Fraises de veau : membrane de l'intestin grêle

<sup>7</sup> Camille Gandilhon Gens d'Armes (Murat 1871 – Bordeaux 1948) traducteur, critique littéraire et poète français. Il a laissé des recueils de poèmes exaltant le patriotisme et l'amour de la terre natale.

<sup>8</sup> Marie-Louise Vignon, poète, a collaboré au Correspondant, à La Revue des Poètes, à L'Âme Latine, au Penseur, aux Annales Politiques et Littéraires, à La Renaissance, à La Revue Française, à La Minerve Française...

<sup>9</sup> Geneviève Duhamet (1890-1980) est une femme de lettres françaises

<sup>10</sup> Marie-Marguerite-Herminie de La Brousse de Verteillac, princesse de Léon puis duchesse de Rohan est une poétesse française née et morte à Paris 1853-1926.

<sup>11</sup> *propter panem* latin : pour le pain

<sup>12</sup> Adam Łada-Cybulski Homme de lettres polonais (Pologne 1878 – Cannes 1957) a traduit du polonais au français, Henri Pourrat rectifiait.

de Riom comme dernier asile et elle y rendit l'âme sans même donner le temps à sa sœur d'accourir à son chevet. Amélie pleura la morte avec tout le chagrin de son cœur et toutes les larmes de ses yeux et se repentait, comme d'un abandon, de l'avoir laissée en Auvergne pour retourner à Paris.

Cependant, sa réputation grandissait. Elle travailla à gagner quelque argent dans les journaux et les revues. Elle obtenait des prix académiques. Elle commençait à se faire connaître comme conférencière et quoi qu'elle eut une voix bien faible elle obtint d'honorable succès.

Elle me conta un jour ses triomphes à Bayonne et son retour en première classe dans l'Express Madrid-Paris. « Les employés étaient respectueux, le conducteur du train m'ouvrit la portière, mit mon petit bagage dans le filet, et quand je me vis installée sur ces beaux coussins, à-demi couchée dans ce confortable fauteuil, je me pris pour une capitaliste ! »

Mme Rouzaud<sup>13</sup> avait fondé pour elle la librairie de La Plume d'Or dans le parc de Royat. Quelques dames de la société clermontoise s'indignèrent de voir Amélie se faire marchande et ne la reçurent plus que le matin. Elle n'en eut cure et continua à vivre suivant les saisons, en cigale et en fourmi.

Mais sur la cinquantaine, sa santé s'altéra et une opération assez grave devint nécessaire. La Maison de santé lui faisait une peur affreuse. La faiblesse de son cœur ne permit pas de l'endormir au chloroforme, il fallut employer l'éther et après l'opération une bronchite mit ses jours en danger. Il fallut interrompre tout travail, renoncer aux conférences, renoncer à Paris, aller demander au Midi la chaleur, le repos, la grande paix dont on avait un prodigieux besoin.

Les gens de lettres se montrèrent généreux pour la malade et lui facilitèrent le séjour au couvent de Vence sans alarmer sa fierté. Elle paraît avoir surmonté la crise physique et les longues semaines de silence et de réflexion vont aussi calmer son cœur agité. La tempête qui dévasta si longtemps sa vie semble s'apaiser. Peut-être qu'une phase nouvelle de son talent va commencer.

---

<sup>13</sup> Clémentine Rouzaud, fille de chocolatier à Royat, épouse de Pierre Gilbert Auguste Rouzaud 1858-1934 qui a fondé à Royat en 1898 la Maison de chocolaterie et de confiserie A la Marquise de Sévigné. Il a été contrôleur des mines de l'arrondissement de Clermont-Ferrand (1882-1892).